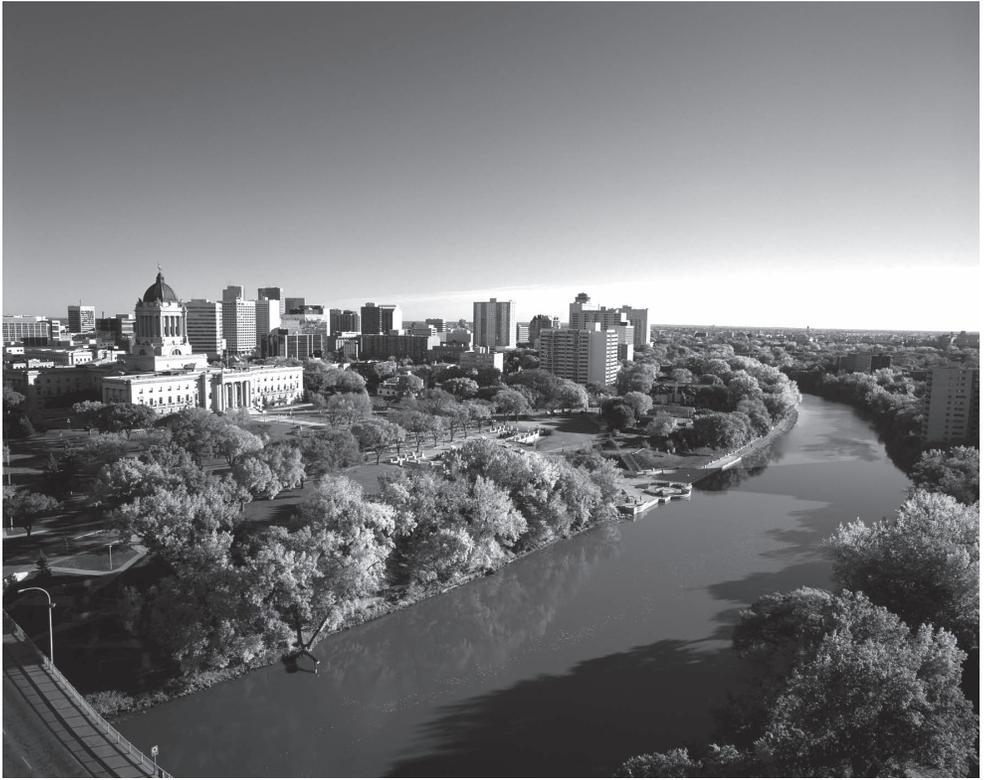


la petite épicerie du **MIAM**

My Winnipeg

70 artistes
250 œuvres à découvrir
5 novembre 2011 - 22 avril 2012

ED ACKERMAN, KC ADAMS, SHARON ALWARD, C. GRAHAM ASMUNDSON, LOUIS BAKÓ, DANIEL BARROW, JACKSON BEARDY, H. ERIC BERGMAN, ELEANOR BOND, SHARY BOYLE, JOANNE BRISTOL, AA BRONSON, PAUL BUTLER, SHAWNA DEMPSEY / LORRI MILLAN, DAN DONALDSON, MICHAEL DUMONTIER, AGANETHA DYCK, MARCEL DZAMA, WILLIAM EAKIN, CLIFF EYLAND, IVAN EYRE, ERICA EYRES, NEIL FARBER, ROSALIE FAVELL, CHRISTINE FELLOWS, KAREL FUNK, JEFF FUNNELL, TIM GARDNER, GENERAL IDEA, LARRY GLAWSON, NOAM GONICK, GILLES HÉBERT, ROBERT HOULE, SIMON HUGHES, IMAGETAKER, ALEX JANVIER, SARAH ANNE JOHNSON, KRISJANIS KAKTINS-GORSLINE, WANDA KOOP, JAKE KOSCIUK, ROB KOVITZ, GUY MADDIN, KAVAVAOW MANNOMEE, BONNIE MARIN, DOUG MELNYK, BERNIE MILLER, KENT MONKMAN, SHAUNMORIN / THE SLOMOTION, DARRYL NEPINAK, DAPHNE ODJIG, ROBERT PASTERNAK, LINDA PEARCE, HOPE PETERSON, ALEX PORUCHNYK & VERN HUME, DON PROCH, JON PYLYPCHUK, CARL RAY, PAUL ROBLES, MÉLANIE ROCAN, ROYAL ART LODGE, COLLEEN SIMARD, CRAIG ALUN SMITH, KEVIN B. C. STAFFORD, DIANA THORNEYCROFT ANDREW VALKO, JORDAN VAN SEWELL, ANDREW WALL, ESTHER WARKOV, GORD WILDING, ADRIAN WILLIAMS, RICHARD WILLIAMS, SHARRON ZENITH CORNE.



Winnipeg, *Automne* © Travel Manitoba

My Winnipeg

Commissaires : Paula Aisemberg, directrice de la maison rouge, Hervé Di Rosa, président de l'association de l'art modestes et Anthony Kiendl, directeur du Plug In Institute Contemporary Art, Winnipeg
Une exposition coproduite par le MIAM, la maison rouge, fondation Antoine de Galbert, Paris et le Plug In Institute Contemporary Art, Winnipeg

Pourquoi Winnipeg ?

Alors que certains déplorent la globalisation et l'uniformisation supposée du monde de l'art, le Musée International des Arts Modestes a souhaité mettre en avant des scènes artistiques mal connues et particulièrement originales, pour montrer qu'en dehors de grands centres incontournables de l'art contemporain, existent des scènes artistiques périphériques d'une effervescence exceptionnelle, qui gagnent à être connues. Elles méritent qu'on s'écarte des chemins tracés pour se laisser aller au plaisir de la découverte.

Quelques notes sur Winnipeg

Winnipeg (qui signifie « eaux boueuses » en langue autochtone crie), capitale de la Province du Manitoba, se situe au cœur des vastes plaines du centre du Canada (« les prairies »), en plein milieu du continent nord-américain, à mi-chemin entre Toronto et Vancouver. Elle est comme une « île » au milieu des prairies, la ville importante et la plus proche (Minneapolis) se situant à huit heures de voiture... Avec près de 700 000 habitants, elle rassemble plus de la moitié de la population du Manitoba.

Placée aux confluences de deux rivières («the forks»): la Red River et l'Assiniboine, la ville de Winnipeg a été pendant plusieurs siècles le théâtre d'échanges commerciaux entre les peuples autochtones : cri, assiniboine, ojibwé, parmi d'autres. La ville rassemble encore aujourd'hui la plus grande population autochtone urbaine du Canada. Au début du XVIII^e siècle, les français puis les anglais y installent des postes de traite des fourrures avant que la ville ne soit officiellement fondée en 1873. Elle connaît alors un développement très rapide grâce à la construction du chemin de fer qui traverse tout le continent américain. Reliant l'Atlantique au Pacifique, il fait de la ville une plaque tournante pour le commerce du grain en provenance de l'Ouest. De nombreux migrants s'y installent : ukrainiens, russes, islandais, mennonites, italiens, grecs, polonais, chinois se rencontrent à Winnipeg. Surnommée «la Chicago du Nord», la ville reste un important centre d'échanges jusqu'à la construction du canal de Panama, en 1919, qui dévie le transport des marchandises vers le sud. La crise de 1929 n'a pas épargné la ville qui n'a pas connu de réelle croissance par la suite.

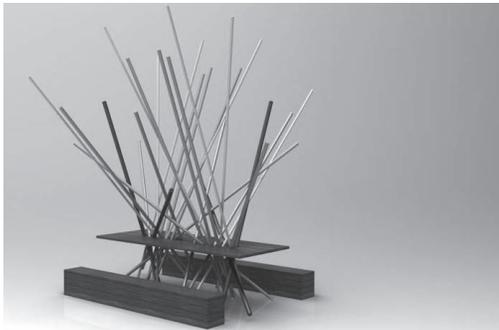
Le dynamisme culturel de Winnipeg ne s'éteint pourtant pas. La ville se dote progressivement d'institutions pour la danse, la musique, le théâtre et des structures associatives nombreuses soutiennent le cinéma, la photographie, la vidéo et les arts plastiques. Le centre d'art contemporain *Plug In*, coproducteur de l'exposition, a ainsi été créé par des artistes au début des années 70. A cette époque, s'était installé le sentiment d'habiter dans une ville n'ayant aucun attrait particulier (plate, froide, ennuyeuse, isolée...), une ville insipide comparée à l'éclat des villes américaines dont la télévision diffusait les images et la culture. C'est pourquoi certains winnipegais ont investi les arts comme moyen de lutter collectivement contre l'ennui et comme marque distinctive de leur ville. Animés par un esprit de collaboration, de résistance (aux éléments comme aux événements), de conscience sociale, de radicalité et de subversion, ils ont créé de toutes pièces leur propre mythe autour de Winnipeg dont l'écho est parvenu jusqu'à Paris.

Le visiteur est accueilli par un amérindien allongé sur une carte ancienne de Paris. D'origine anishnabe, **Robert Houle** s'est intéressé à une rencontre culturelle insolite : la découverte de Paris en 1845 par une troupe d'indiens ojibwa que le paysagiste américain George Catlin avait fait venir pour réaliser des «tableaux vivants» en complément de la présentation de ses peintures. Dans le projet *Ojibwa/Paris* auquel ce dessin se rattache, Houle imagine l'étonnement de ces hommes et femmes qui finirent par se produire devant la cour du roi Louis-Philippe...

Toujours dans le hall d'accueil du MIAM, sous la forme d'une bibliothèque mobile, avec rayonnage et salon de lecture escamotables, créée par les architectes winnipegais Neil Minuk, Eduardo Aquino et Karen Shanski, l'intégralité des numéros de *Border Crossings* depuis sa création est mise à disposition des visiteurs, qui peuvent se référer à l'index pour rechercher les articles parus depuis près de trente ans.

Depuis 1985, la revue trimestrielle **Border Crossings** rend compte de l'activité internationale de l'art contemporain depuis Winnipeg. Richement illustrée et s'intéressant indifféremment aux artistes du Manitoba comme du monde entier, la revue dirigée par Meeka Walsh, sa rédactrice en chef et vice-présidente du Plug In Ica, a acquis une solide réputation.

Le *Collage Party Pavillion* de **Paul Butler**. Artiste, mais aussi directeur de la galerie itinérante «the other gallery» et partisan de la «reverse pedagogy» (pédagogie à l'envers), Butler organise depuis 1997 aux quatre coins du monde des événements de création collective qu'il a baptisés «collage parties». Elles ont avec la fête beaucoup de points communs: la quantité des participants, leur aspect



Paul Butler, *Collage Party Table*, 2011

joyeux, désordonné, les échanges sociaux qu'elle suscite, la musique, la bière... Fournissant les matériaux (essentiellement des magazines) et outils nécessaires, Butler propose à chacun, artistes ou curieux, de venir s'essayer au collage et de créer de nouveaux sens par la collision des images prélevées dans notre culture contemporaine. A l'occasion de l'exposition au MIAM, il a collaboré avec le designer canadien **Craig Alun Smith** pour créer une table originale conçue comme une «sculpture sociale». Une série de collages réalisés dans le cadre du *Keyhole project* sont exposés sur les murs. Pour ce projet,

Guy Maddin a fait appel à Paul Butler pour organiser plusieurs sessions de *collage parties* devant l'aider à trouver de nouvelles pistes pour l'écriture de son prochain long-métrage. *Keyhole* devrait sortir à la rentrée 2011.

Puis loin, les photographies de **KC Adams** montrent des vues aériennes de Winnipeg. La neige a fait disparaître toutes les couleurs au point que les images semblent en noir et blanc, les tracés géométriques des éléments urbains émergent du blanc, comme repassés à l'encre, formant des motifs quasi abstraits.

Dans le chai en entrant à droite, la grande toile *Native Fires*, comme la majorité des œuvres de **Wanda Koop**, se présente comme un «langage visuel» à décrypter. Ici, un vaste paysage nocturne incite à une méditation sur la chronologie de la civilisation nord-américaine: les feux des indiens autochtones («natives» en anglais), premiers habitants de Winnipeg, continuent de briller sur les bords de la Rivière Rouge ; les deux foyers qui illuminent le paysage prennent la forme de larmes, se détachant sur l'arrière-plan des symboles du pouvoir religieux (clocher), politique (coupole) et économique (gratte-ciel).



Wanda Koop, *Native Fires*, 1996

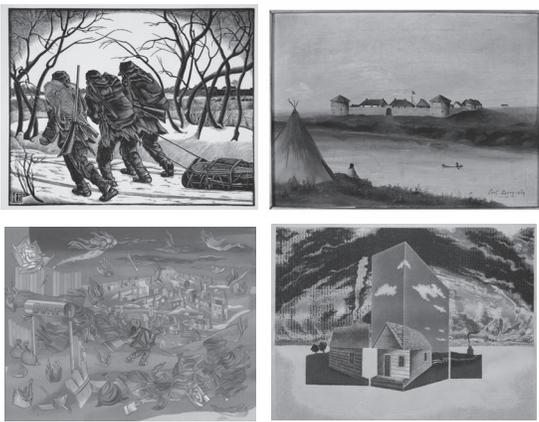
There's no place like home

Commissaire associée : *Sigrid Dahle*, responsable de la *Galerie One, One, One* à l'Université du Manitoba, département Arts Plastiques, commissaire indépendante, écrivain

«There's no place like home» («rien ne vaut son chez soi») est la phrase prononcée à son réveil par Dorothée à la fin du *Magicien d'Oz*, dont les personnages entourent **Rosalie Favell**, une artiste de Winnipeg d'origine métis. Au-dessus du lit trône le portrait de Louis Riel, homme politique métis qui mena deux mouvements de révolte contre le gouvernement canadien, pour préserver les droits et la culture des siens et finit arrêté et pendu. L'œuvre de Favell pose ici la question du sentiment d'appartenance : où se sent-on chez soi ? Sigrid Dahle, commissaire associée à la galerie One One One (école d'art de l'Université du Manitoba), propose pour cette première section (dans le chai en entrant à gauche) un portrait de sa ville mêlant histoire, géographie, climatologie, sociologie, politique et art pour nous aider à cerner les caractéristiques de ce lieu que les artistes exposés considèrent ou ont considéré comme leur «chez soi».

Dans cette salle à l'accrochage dense, entre musée du XIX^e siècle, bibliothèque et cabinet de psychanalyste, des œuvres sont mêlées sans distinction aucune à des documents d'archives, photographies, reproductions, souvenirs et autres cartes postales sans prétention. Ils dressent ensemble un portrait — incomplet et partial — de la ville et des particularités qui ont forgé son «inconscient gothique» selon l'expression de Dahle. Des caractéristiques climatologiques d'abord : les hivers longs et redoutables (la température moyenne en hiver se situe autour de - 30°C et il peut neiger jusqu'en avril), les inondations du printemps (Winnipeg étant installée sur une plaine inondable), l'infestation par les moustiques en été, les incendies fréquents. Les grandes photographies noir et blanc sont l'œuvre de **Lewis Benjamin Foote**, le plus connu et le plus prolifique des photographes de la ville, qui saisit pendant toute la première moitié du XX^e siècle des moments quotidiens de la vie à Winnipeg mais aussi de son histoire et de son passé social

douloureux : l'exploitation des immigrés européens et asiatiques pauvres notamment, qui aboutira à la grève générale de Winnipeg de 1919, réputée être la grève la plus importante et la plus longue jamais survenue au Canada et peut-être même en Amérique du Nord. D'autres clichés évoquent des moments totalement extravagants de l'histoire de la ville comme cette fausse invasion nazie, organisée pendant toute une journée de l'année 1942, afin d'encourager la population à soutenir l'effort de guerre... Mais Winnipeg est aussi, selon Guy Maddin, une ville de somnambules, de magnétiseurs et de spirites. Le



De gauche à droite :
 H. Eric Bergman, *The East Kildonan Road*, 1932
 LM Stephenson, *Fort Garry* 1869, 1869
 Daniel Barrow, *Landscape*, 2008
 Don Proch, *Wood Smoke II*, 1977

nom de la Province du Manitoba signifie d'ailleurs en langue crie «là où vivent les esprits». Au début du XX^e siècle, la ville fut un haut lieu du spiritisme, grâce à **Thomas Glendenning Hamilton**, un médecin et notable de Winnipeg, passionné par le paranormal. Afin d'étudier les phénomènes des tables tournantes, psychokinèse, apparition d'ectoplasmes et autres matérialisations d'esprits, Hamilton avait installé chez lui un véritable studio équipé d'une douzaine d'appareils photos qui lui permettaient de saisir sur le vif les «esprits». Les séances d'Hamilton étaient si réputées qu'Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes et grand féru de spiritualisme, se rendit à Winnipeg pour y assister. Les archives de l'Université du Manitoba conservent des milliers de ces clichés.

Toutes ces images ont nourri la culture visuelle des artistes de Winnipeg. Sur un mur sont assemblées des œuvres des artistes qui furent professeurs à

l'Université du Manitoba : **Lionel LeMoine FitzGerald** d'abord, un membre du *Group of Seven* (sept paysagistes de plein-air canadiens des années 20), qui fut le premier directeur canadien de l'école ; mais aussi **Robert Nelson** et **Ivan Eyre** qui y introduisirent une veine surréaliste, sensible dans l'art de leurs élèves (Diana Thorneycroft par exemple) et des élèves de leurs élèves (Marcel Dzama et Neil Farber, exposés plus loin).

En montrant cet important collage d'images dans un cadre qui évoque l'ambiance d'un cabinet d'analyse, la commissaire Sigrid Dahle suggère qu'elle nous donne accès à l'inconscient de Winnipeg, aux événements qui ont modelé la sensibilité «proto-surréaliste» de la ville. Cette présentation est l'antichambre nécessaire pour comprendre l'imaginaire qui se déploie dans le reste de l'exposition.

La vidéo *Winnipeg Babysitter* de **Daniel Barrow**, évoquent l'âge d'or de la télévision publique à Winnipeg. A la fin des années 70 et pendant les années 80, les chaînes privées du câble avaient l'obligation de laisser des plages d'antenne aux citoyens : adolescents, groupe de seniors, artistes, aspirants chanteurs, etc. s'engouffrèrent avec enthousiasme dans cette opportunité de partager leur talent et leur créativité avec une audience. Barrow a fait de ces bandes la base d'une installation qui peut être activée par une performance.

William Eakin s'intéresse de manière récurrente à « l'art ordinaire », aux objets du quotidien usagés à qui il rend leur « noblesse » en en tirant des portraits classiques en studio. C'est un peu la même démarche qu'il applique ici à des photographies de défunts prises en 2001 sur les tombes du cimetière San Michele de Venise. En transposant ces portraits sur des toiles, toutes au même format, il efface les différences d'âge de tous les disparus, les unit comme s'ils étaient d'anciens élèves d'une même classe («réunion» en anglais signifie une réunion d'anciens élèves). Comme pour les objets, il sauve ces visages — mais pour combien de temps ? — de l'oubli et de l'effacement.

Red River, lacs gelés et paysages intérieurs

Dans l'espace suivant, sont présentées quelques œuvres du *Professional Native Indian Artists Inc.* Egalement surnommé *Indian Group of Seven*, en référence au fameux groupe de paysagistes canadiens, ce collectif d'artistes autochtones (**Jackson Beardy**, **Eddy Cobiness**, **Alex Janvier**, **Norval Morisseau**, **Daphne Odjig**, **Carl Ray** et **Joe Sanchez**) défendaient les cultures et traditions amérindiennes qui nourrissaient leur art et cherchaient à leur donner une visibilité au sein de l'art contemporain. Caractérisée par des couleurs vives et des images stylisées, leur



Carl Ray, *Evil Serpent*, 1976

œuvre peinte et dessinée interprète visuellement les éléments fondamentaux de la culture autochtone et notamment son rapport à la nature où paysages, humains et animaux sont souvent reliés par des « lignes d'énergie ». Les œuvres présentées ici sont des éditions, les artistes du PNIA Inc utilisant volontairement ce médium pour diffuser leurs œuvres au plus large public.



Diana Thorneycroft,
Early Snow with Bob and Doug, 2005

Après avoir pratiqué une photographie d'inspiration surréaliste **Diana Thorneycroft** s'est elle aussi intéressée aux dioramas à partir de 2001. Dans la série intitulée *Group of Seven Awkward Moments*, des petites figurines en plastique et des jouets sont mis en scène sur fond des paysages iconiques de ces paysagistes. Les saynètes sont ancrées dans l'imaginaire national canadien. Ainsi *Bob and Doug* fait référence à deux personnages d'une série télévisée très populaire des années 80, caricaturant deux rustres canadiens, dont l'activité principale consiste à boire de la bière en racontant des blagues idiotes. Ils sont ici tellement saouls qu'ils ne se rendent pas compte que la nuit tombe et qu'ils vont se faire dévorer par les loups. A ses côtés,

Winnie l'ourson (l'une des personnalités de Winnipeg, puisque c'est de la ville que lui vient son nom), est en bien mauvaise posture.

Dans ses sculptures **Aganetha Dyck** prend souvent comme point de départ des objets ordinaires qu'elle métamorphose. Depuis 1991, elle «collabore» avec les abeilles, en déposant divers objets dans leurs ruches. Les alvéoles régulières de cire viennent se surimposer aux objets, créant un effet d'étrangeté : le casque de football américain se métamorphose ainsi en un objet archéologique.



Aganetha Dyck, *The Helmet, 1995*

Gimli est une ville créée par des émigrants islandais à la fin du XIX^e siècle sur les bords du lac Winnipeg. On y pratique la «pêche blanche» ou «sur glace», qui consiste à pêcher à travers un trou pratiqué dans la glace. Pendant huit ans, **Rob Kovitz** a rassemblé des fragments de textes et des images pour créer ce «livre de métaphores de la pêche et de la glace» à Gimli. Des images de tous types de ce paysage hivernal, répétées sur près de 5 000 pages, sont accompagnées d'une sorte de monologue intérieur, emboîtement de citations se développant d'une page à l'autre sur le principe du libre jeu des associations. Le résultat est une œuvre conceptuelle, qui est au Manitoba ce que *Le Livre des Passages* de Walter Benjamin est au Paris du XIX^e siècle.

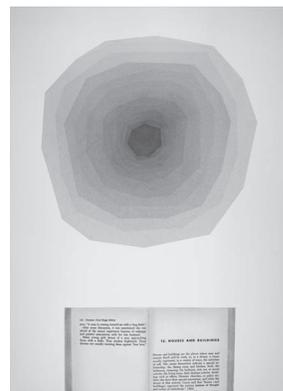
Shawna Dempsey et Lorri Millan travaillent en collaboration depuis 1989 à des films, vidéos et performances. Utilisant des stratégies similaires à celles des General Idea, elles s’immiscent dans les codes de la culture populaire. Leur activisme à la fois féministe et lesbien est clairement au centre d’une œuvre qui détourne les stéréotypes de la représentation féminine avec humour. Habillées en rangers des parcs nationaux elles contemplent l’œuvre abstraite d’Alex Janvier, un membre du PNIA Inc.

On passe du mythe à la réalité la plus dure avec la vidéo de **Jeff Funnell**. Dans les dessins qui l’accompagnent, il livre une chronique personnelle et spontanée d’une enquête judiciaire sur le meurtre d’un jeune indien Cri par un policier, qui avait ému l’opinion canadienne au début des années 90.

Plus loin, les œuvres d’**Eleanor Bond** portent une réflexion sur le devenir de notre société, à travers des représentations architecturales, qui s’apparentent à des visions utopiques. Dans *The Spectre of Detroit Hangs over Winnipeg* le titre est de mauvais augure : l’artiste prédit à la ville le déclin industriel puis social et urbain qui a ravagé la capitale de l’industrie automobile américaine.

Dans les œuvres de **Simon Hughues**, des structures hybrides improbables associent des éléments de la culture vernaculaire des prairies (cabanes en rondins de bois, silhouettes de coureurs de bois et d’Inuit en stickers) à des références aux modes de vie et à la culture contemporaine (l’architecture utopiste du dôme géodésique de l’expo universelle de 1967 à Montréal par exemple ou la junk food). Ses dernières œuvres, *Red River Ice Jam* et *Frozen Forest* dialoguent de manière humoristique avec les maîtres de la peinture abstraite, Jackson Pollock et Kenneth Noland, tout en gardant des références naturalistes. À côté, *Bicycle*, du même artiste, est une réplique fantaisiste des films Super 8 de son enfance, dans laquelle des parents confiants — ou inconscients — encouragent leur enfant à tenter un exploit digne des débuts de l’aviation...

Simon Hughes,
Dream Book and Ice Hole, 2010



Maintenant installée à Toronto, **Shary Boyle** a vécu pendant plusieurs années à Winnipeg. Ses œuvres, qu’il s’agisse de petites sculptures en porcelaine, peintures, dessins, performances font une large place à la figure féminine autour de laquelle elle imagine des narrations aux accents tantôt mythologiques, tantôt surréalistes, tantôt érotiques. Elle a développé un mode de performance original associant des dessins sur transparents qu’elle met en mouvement en les projetant à l’aide d’un rétroprojecteur, accompagnée de musiciens. Elle fait ainsi redécouvrir une technique désuète qui se révèle pleine de magie.

Sarah Anne Johnson a fait d'un drame familial le sujet de son projet *House on Fire* présenté ici. Une sorte de maison de poupée, des petites sculptures de bronze, des photos de famille et articles de journaux retravaillés au crayon et à la peinture, lui permettent d'évoquer un événement qui s'est déroulé dans les années 1950-60, avant même qu'elle soit née, mais a bouleversé sa famille et marqué son enfance. Traitée pour une dépression postpartum dans une clinique de Montréal (Allen Memorial Institute), la grand-mère de l'artiste a en fait servi de cobaye, à son



Sarah Anne Johnson, *House on Fire*, 2009

insu, pour des expériences financées par la CIA sur les méthodes de contrôle et de « lavage » de cerveau, utilisant notamment du LSD et de l'acide, qui l'ont laissée psychotique et sujette à des hallucinations. Johnson tente de donner une forme plastique à ce qu'elle imagine être les souffrances psychiques et les troubles vécus par sa grand-mère. Des événements incongrus se déroulent au cœur d'une

maison d'apparence normale: un coup d'œil plus attentif révèle sa profonde «anomalie».

Le cinéaste **Guy Maddin** est sans doute la personnalité la plus importante et la plus connue de Winnipeg. Depuis la fin des années 80, il a réalisé six long-métrages et dix-sept courts qui portent tous sa marque de fabrique: une esthétique inspirée d'un autre temps, pétrie de références (au cinéma muet et expressionniste notamment), portant des récits improbables nourris de contes, de poésie et de fantasmes. Son œuvre atypique est devenue l'étendard de Winnipeg, au mythe de laquelle il a largement contribué. Il était donc logique que l'exposition porte le titre du documentaire-fiction qu'il a réalisé en 2007. Présenté ici en intégralité (80 mn), *My Winnipeg* est une rêverie drôle et touchante sur sa ville natale mêlant documents d'archives et séquences contemporaines, faits historiques, fables et récits personnels... Maddin nous guide à travers sa Winnipeg enneigée et somnolente, la ville qu'il voudrait quitter, sans qu'il puisse s'y résoudre.

C'est l'histoire d'un amérindien que raconte *Stryker* le film de **Noam Gonick**. Egalement artiste, scénariste, critique et commissaire, Gonick filme un jeune amérindien déboussolé et pyromane qui fuit sa réserve natale de Brokenhead et doit se confronter à la criminalité urbaine. Les photos de repérage, présentées dans la galerie du musée, montrent donc une facette non idéalisée et bien réelle de la métropole canadienne.

Ces deux vidéos présentées tout à tour, montrent deux visions de Winnipeg.

Hauntings de Guy Maddin

Hauntings (que l'on peut traduire par «images obsédantes») est une installation récente de Guy Maddin présentée pour la première fois au Toronto International Film Festival en 2010. "Le cinéma est un médium hanté, nous dit-il, la projection de personnes, de lieux et de choses qui ne sont pas vraiment présentes. Un film peut faire apparaître devant nos yeux, comme des fantômes venus de l'au-delà, des performances du passé, des performances d'acteurs qui ne sont plus, dans des cadres qui ont changé pour toujours. Mais quand un film est perdu, comme l'ont été tant de films des débuts du cinéma, il est deux fois hanté, car un film égaré est une œuvre reléguée dans les limbes, une narration qui erre sans dernière demeure." Convoquant tout à la fois F.W. Murnau, Fritz Lang, Hollis Frampton, Victor Sjöström, Jean Vigo, Kenji Mizoguchi et Josef von Sternberg parmi d'autres, Guy Maddin s'emploie ici à redonner vie à onze films réputés perdus, non terminés ou abandonnés, de réalisateurs importants. En les retranscrivant et en les rejouant, il sort des limbes ces films qui hantent depuis leur création l'histoire du cinéma et son propre imaginaire.



Guy Maddin, *Hauntings*, installation, 2010
photo : Steven Hackerman

Winter Kept us Warm ("l'hiver nous tenait chaud")

Commissaire associé : Noam Gonick, artiste, cinéaste, scénariste, commissaire d'expositions et critique né à Winnipeg

Au premier étage du Chai, Noam Gonick, surnommé par Maddin le "baron de la nuit", a rassemblé dans cette section réservée aux adultes une sélection d'œuvres représentatives d'un autre aspect de la ville: le Winnipeg de la vie nocturne, du désir, de l'érotisme, de la chair, des fantasmes, explorés par des artistes qui ont fait de ces thématiques le centre de leur œuvre ou par d'autres pour lesquels cet aspect est plus privé ou anecdotique. Avec un certain goût de la provocation, il montre ainsi un autre aspect de la vitalité et de la créativité de la ville, en chambre...

«A chaque vague de froid répond une vague apaisante et chaude, prenant des formes diverses, mais nimbées d'érotisme» nous dit Gonick: sous tant de couches de



Bonnie Marin, *Escaping the Farm*, 2009

vêtements, le désir s'échauffe et appelle la friction des corps. Gonick explore ici toutes les combinaisons possibles de ces «rencontres» entre les deux sexes qui tiennent lieu de stratégie de survie pendant les longs mois d'hiver: des femmes désirant des femmes (**Dempsey et Millan**), des hommes désirant des hommes (**Asmundson**), des femmes désirant des hommes (**Mélanie Rocan**), des hommes désirant des femmes (**Louis Bakó**) et ainsi de suite dans la longue spirale du désir qui anime l'accrochage.

Au terme de ce voyage, il apparaît que les longs hivers de Winnipeg sont contre toute attente le grand luxe de la ville: ils incitent au repli, seul ou en groupe, pour se réchauffer, parler, créer; ils offrent aux artistes une denrée qui leur est précieuse: du temps et peu d'animation pour rompre le fil des pensées et de la création. Winnipeg est un lieu «plein de rien, nous dit Sarah Anne Johnson, et le rien est plein de possible».

Le Royal Art Lodge : un collectif et des individualités

Le Royal Art Lodge est un collectif d'artistes créé en 1996 par six jeunes étudiants à l'école d'art de l'Université du Manitoba: **Michael Dumontier, Marcel Dzama, Neil Farber, Drue Langlois, Jon Pylypchuk** et **Adrian Williams** auxquels s'ajoutèrent un temps les frères et sœurs de deux des membres, **Hollie Dzama** et **Myles Langlois**. Pendant plusieurs années, le groupe se retrouvait tous les mercredis soirs dans un atelier commun pour dessiner ensemble ou juste pour discuter. Les



Royal Art Lodge, *Winnipeg*, 1997

œuvres sont en général des collages ou des dessins de petite dimension, exécutés assez rapidement, dans un style volontairement naïf, parfois même enfantin; ils sont souvent accompagnés de textes qui vont du comique à l'absurde. Ils sont toujours l'œuvre de plusieurs membres qui réagissent l'un après l'autre au dessin du précédent et ne sont jamais signés. Ils sont en revanche datés à la main ou au tampon une fois qu'ils sont jugés terminés. A cette multitude de dessins s'ajoutent quelques vidéos, des sculptures, des compositions musicales, des créations de marionnettes ou encore des costumes. L'univers du RAL est habité de personnages hybrides, inspirés par la bande dessinée,

la science fiction, le cinéma noir ou d'horreur et l'univers télévisuel (comme «The Muppet Show») dans lequel ont baigné les artistes pendant leur enfance et leur adolescence. Le RAL s'est réuni régulièrement de 1996 à 2003 et a vite acquis une certaine notoriété dans le monde de l'art contemporain. A partir de 2003, seuls Michael Dumontier, Neil Farber et Marcel Dzama ont continué à créer ensemble, jusqu'en 2008, date officielle de sa dissolution. En parallèle à ces pratiques collectives, chacun des membres a poursuivi une carrière individuelle.

Les dessins de **Marcel Dzama** sont reconnaissables à leur palette brune (à base de *Root beer*) et à leurs personnages hybrides. Une petite salle de projection a été aménagée pour la présentation d'un de ses films. *The Lotus Eaters* raconte l'histoire d'un homme (joué par le père de l'artiste) hanté par son passé et par sa création. Entrant dans un monde parallèle pour y chercher sa femme morte, il est confronté à ses propres créatures, sorties de ses œuvres. Outre les références visuelles à ses propres dessins mais aussi au cinéma de Méliès, le film renvoie également à des sources littéraires : la *Divine Comédie*, une référence constante chez Dzama mais aussi l'odyssée d'Ulysse qui donne son titre à l'œuvre. *Lotus Eaters* fait en effet référence aux lotophages que rencontre Ulysse et qui offrent à ses marins une nourriture d'oubli, leur faisant perdre la mémoire et donc le désir de retourner dans leur patrie natale. Créé juste après son départ de Winnipeg pour New York où il réside toujours, le film prend donc des accents autobiographiques.



Marcel Dzama,
The Lotus Eaters (détail), 2005-2007

Kavavaow Mannomee tire son inspiration de la faune et de la flore arctique, des légendes, de la mythologie et de la vie contemporaine des Inuits dont il aborde les traditions avec humour. L'artiste place toujours ses personnages dans d'étranges situations de débâcle mais l'humour, toujours présent, laisse présager une issue heureuse aux événements.

Adrian Williams, maintenant installé à Berlin, travaille essentiellement avec des matériaux de récupération notamment des couvertures et intérieurs de livres anciens qu'il collecte.

Jon Pylypchuk affectionne les matériaux de récupération dans ses tableaux comme dans ses sculptures et réalise des œuvres dont l'esthétique flirte parfois avec celle de l'art brut. Des créatures anthropomorphes en fourrure synthétique et bouts de tissus y sont souvent dans des situations dont le sens nous échappe, mais qui semblent toujours critiques, voire désespérées. Les titres fonctionnent comme les bulles d'une bande dessinée et nous éclairent sur les situations de désillusion, d'anxiété, de menace que vivent ses personnages.



Neil Farber, *Untitled (Gorillas)*,
2008-2009

On peut diviser les œuvres de **Neil Farber** en deux catégories. Certaines sont habitées de personnages un peu enfantins, mi-hommes, mi-animaux, comme dans *New Fosston* où l'artiste imagine la fondation d'une nouvelle ville (Fosston étant le nom d'une bourgade de la Saskatchewan) par une troupe de pionniers pour le moins étranges. Les *Manny*, petites sculptures qui saluent le visiteur, semblent tout droit sorti de cette communauté. D'autres œuvres grouillent littéralement d'individus tous identiques et à l'allure un peu démodée dont la répétition fait motif, comme dans *Little Town of Georgia Street*.

Les collages, dessins, installations et sculptures de **Michael Dumontier** se caractérisent par leur économie de moyens, leur élégance, leurs petits formats. Contrairement aux œuvres des autres membres du RAL, celles de Dumontier sont rarement narratives. Des éléments prélevés dans le quotidien (allumettes, crayons, boutons, etc.) y deviennent des signes graphiques d'une grande force. Dumontier continue de collaborer avec Farber avec qui il perpétue des « jeux de dessin » hérités de l'époque du RAL et qui se pratiquent encore fréquemment dans le milieu artistique de Winnipeg. Dans *Unidenticals* ils dessinent conjointement à plusieurs mois d'intervalles (le temps d'oublier ce qu'ils avaient fait la première fois), sur deux jeux d'arrière-plans préparés et confrontent ensuite les deux séries.



Kent Monkman,
*The Collapsing of Time and Space in an
Ever-expanding Universe*, 2011

Le diorama de **Kent Monkman** parle également de la culture des indiens autochtones et de ses rapports à la culture occidentale. Il nous immerge dans un intérieur bourgeois de l'Europe du XIX^e siècle. D'origine Crie, Monkman s'est inventé un alter ego : Miss Chief Eagle Testickle, personnage d'indien transsexuel à travers lequel il reformule l'histoire de la colonisation au Canada. Avant tout peintre, il s'est fait connaître par son détournement des paysages sublimes et pittoresques de la grande peinture américaine de la fin du XIX^e siècle (Paul Kane, George Catlin) dans

lesquels il insère des scènes incongrues de violence et de sexe entre européens et peuples des Premières Nations, qui racontent une autre histoire de la colonisation, fondée sur l'oppression identitaire et sexuelle. *The Collapsing of Time and Space in an Ever-expanding Universe* poursuit cette thématique de la confrontation des deux cultures, dans une installation d'envergure autour de laquelle le visiteur doit circuler. L'ancien et le nouveau monde, la nature et la culture se télescopent dans cet intérieur cossu, hanté par les animaux et les sons des prairies canadiennes. Qu'est-ce qui fait pleurer Miss Chief Eagle Testickle ? Sans doute la nostalgie de sa jeunesse et de la nature sauvage qu'elle a laissée derrière elle et que lui rappelle la peinture qu'elle contemple.

My Winnipeg

Exposition présentée au MIAM du 5 novembre 2011 au 22 avril 2012

Exposition présentée au Plug In ICA à Winnipeg pendant l'été 2012

Catalogue de l'exposition bilingue français/anglais publié aux éditions Fage : 25 €

Musée International des Arts Modestes

23, Quai Maréchal de Lattre de Tassigny 34200 Sète

Tél. 04 99 04 76 44 miam@ville-sete.fr miam@miam.org www.miam.org

Le Musée est ouvert :

Du 1er avril au 30 septembre tous les jours de 9h30 à 19h00 sans interruption

Du 1er octobre au 31 mars tous les jours de 10h à 12h et de 14h à 18h sauf lundis

Le musée est fermé les 1er/01, 1er/05, 1er/11 et 25/12

Les droits d'entrée du MIAM

Droits d'entrée du musée/Adultes : 5 €/10-18 ans, étudiants: 2,00 €/Groupes de plus de 10 personnes : 3,00€/

Groupes scolaires : 25 € par classe/Gratuit le 1er dimanche du mois, pour les moins de 10 ans et pour les groupes scolaires sétois.

La petite épicerie du MIAM est le service pédagogique du musée et de l'école des Beaux-arts de Sète.

Les activités du service s'adressent à tous, petits et grands, pendant toute l'année pour faire du musée un lieu ouvert et vivant. Le service propose des ateliers de pratiques artistiques les mercredis, les week-ends et pendant les vacances.

Il propose également des visites guidées pour les groupes toute l'année sur rendez-vous.

Toutes les activités de pratiques artistiques seront payées sur la base de ticket-coupons :

un ticket pour une heure à l'unité. Certains ateliers peuvent durer une heure, deux heures ou plus et nécessiter l'achat de plusieurs tickets.

Enfants et adolescents 1 ticket = 1 heure : 2,50 € Formule goûter 1 ticket = 5,50 €

Adultes 1 ticket = 4 €

Contact pour les visites guidées, groupes et ateliers pédagogiques : petite-epicerie@ville-sete.fr

www.facebook.com/museeinternationaldesartsmodestes

Ateliers évènements pendant l'exposition *My Winnipeg*

« Collage Parties » avec Paul Butler les 21 et 22/01 2012

Artiste de Winnipeg et galeriste itinérant, Paul Butler organise depuis plus d'une dizaine d'années des collage parties, invitant le temps d'une exposition artistes et visiteurs à réaliser des collages à partir de publications tirées des médias de masses.

Le vendredi pour adultes

Le 1er vendredi du mois de 18h-20h avec Vanessa Notley (enseignante chargée du service pédagogique), des artistes et écrivains invités

« Collage Parties » le 2/12, 3/2, 6/4

A partir des œuvres de Craig Alun Smith, Rob Kovitz, Royal Art Lodge, Diana Thorneycroft et d'après l'idée de Paul Butler, workshop autour du collage, le déchirage, découpage, recyclage et réinterprétation des images.

« Winnipeg mon amour » le 6/1 et 2/3

S'inspirant des œuvres des artistes Winnipegois et de leur imagerie, un atelier qui explore les formes diverses et ludiques que peut prendre une ville, Sète ou ailleurs.

Cette exposition est organisée en partenariat avec le centre culturel canadien à Paris.

